

Survol du Pays de Bergame

Je ne fus jamais un habitant de là-bas, je n'ai pas pu apprendre la langue bergamasque, singulière, à base d'italien, matinée parfois d'intonations germaniques, où émerge ici ou là quelques mots de français, témoignage de natifs ayant connu le statut de saisonniers en France ou en Suisse et enfin revenus au pays. Cela après avoir construit de belles maisons, des bâtiments ordinaires, des routes, des chemins de fer plus anciennement, ou avoir déguillé des arbres par milliers dans la forêt du Risoud qu'ils finirent pas connaître comme leur poche.

Je n'y suis pourtant pas un total étranger. Je travaille comme ceux d'ici, avec des habits ordinaires qui ne me singularisent d'aucune manière parmi cette population. Non, on ne m'aura jamais confondu avec les Suisses qui venaient dans les années huitante faire la connaissance du pays dont étaient originaires beaucoup de ceux qu'ils avaient côtoyés à la Vallée, par exemple, et que l'on voyait un peu désœuvrés, en promenade, avec les pantalons blancs et les souliers assortis. Je n'ai rien de commun avec eux et sans doute rien non plus avec les natifs. Je suis entre les deux catégories, très spécial dans la compréhension des deux pays et des relations qu'ils ont put entretenir.

J'ai surtout de commun, avec les anciennes générations que j'essaie de comprendre. Par où elles ont passé. Comment elles ont vécu, hommes et femmes, y compris les enfants, pour me mettre pour ces derniers sur les mêmes bancs d'école, pour accompagner avec eux les moutons le matin dans la montagne et aller les rechercher en fin d'après-midi, après l'école, grâce à ces petites jambes véloces qu'alors je m'attribue.

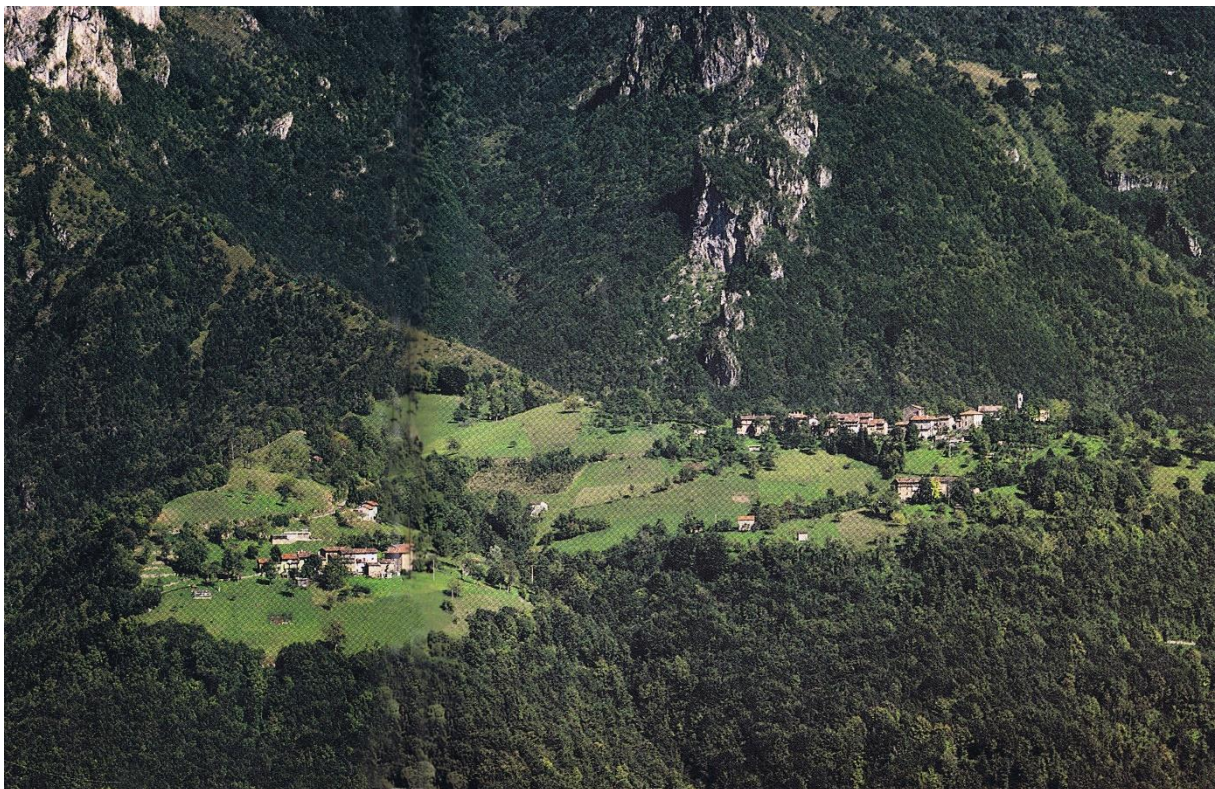
J'ai essayé de comprendre les hameaux dans leur ensemble, de pénétrer les maisons, de hanter quelques galetas, de grimper dans les granges, de philosopher dans une écurie. Cette approche, concrète, je ne fus jamais là en touriste, m'a apporté une connaissance certes incomplète, et Ô combien, dont quelques éléments meubleront les pages qui suivent.

On a entendu deux dames du coin. Elles étaient sur la route principale au-dessus du hameau, mais cachées par des arbres. J'ai su qu'elles étaient d'ci par leur langue un peu pointue, lancée en cette terre à coup de masse, et d'un long temps. Le langage était alors typiques de ces bonnes femmes qui parlent, qui parlent sans s'arrêter et pour dire quoi ? Sans doute de la santé chancelante du Giuseppe, de la mort du Luidgi. J'ai entendu la cloche de la grande église du fond de la Vallée à cet égard sonner les coups lugubres et lancinants quand ils se donnent au milieu de l'après-midi pour annoncer un décès. Elles n'avaient donc pas tort. Il y aurait dès aujourd'hui un mort de plus au cimetière. Et un Bergamasque de moins qui aurait connu les anciens temps dont je veux parler.

Tout cela s'imbrique pour donner vraiment un document qui pourrait avoir son utilité. A vous de le voir ou de le comprendre.

Il était né, Antonio dit Tonio, dans l'une de ces vieilles maisons du Pays de Bergame, bâties anciennes dont il faut parler en premier. Elles pouvaient naturellement avoir des styles quelque peu différents que l'on passe d'une vallée à l'autre. Mais l'on s'arrête sur l'architecture de son propre hameau, à Tonio, Cavaglia, dans le Val Brembilla. Cette vallée latérale et secondaire débouche sur l'immensité du Val Brembana au lieu dit i Ponti, proche de Sedrina, où la rivière aussi appelée Brembilla, modeste, rejoint le fleuve Brembo.

Les maisons de l'endroit, situé entre 780 et 900 m environ, constituent en fait deux hameaux distincts. Le principal, Cavaglia, au sommet de la colline, après ce seront déjà les pentes de montagnes de moyenne altitude avec des sommets de 1600 à 1800 m environ. Le second, Gaiazzo, situé en aval, au milieu d'une zone de champ qui, étonnamment, vus de l'autre côté de la vallée, ici nous sommes au levant, paraissent constituer un plateau, alors que mis à part un léger replat où furent construites les maisons, la pente est déjà d'une déclivité forte, à tel point que l'usage des machines y sera toujours difficile.



Cavaglia da scoprire, 1994, pp. 10-11. Gaiazzo à gauche, Cavaglia à droite.

Cavaglia, avec des maisons dont les plus anciennes, toujours debout, remontent au milieu du XVI^e siècle, repérables à leurs portes cintrées tant pour l'entrée aux vieilles cuisines du rez, qu'aux chambres pour le premier et même le second niveau. Ces portes donnent directement sur les chambres. Par ainsi toute la distribution de ces maisons se fait par l'extérieur grâce à maints escaliers et

balcons de bois qui offrent la caractéristique la plus visible et la plus attrayante de ces vieux bâtiments. Ce qu'on retient aussi c'est leur faible profondeur, 4,50 m au maximum. Ce manque d'espace est donc en quelque sorte compensé par l'absence totale d'espaces de jonction. Ainsi ni corridors ni halls quelconque. On pénètre directement du sol ou des balcons dans les cuisines ou les chambres. Ces cuisines du rez peuvent être voûtées.



Antique maison de Cavaglia. La date de 1531 est inscrite sur l'arc de la porte de droite. Une partie des balcons a malheureusement déjà disparu.

Les maisons sont toutes en pierre. Les sols des cuisines sont souvent en catelles de terre cuite, parfois aussi pavés de pierres plates. Le sol des chambres sont planchés sur poutraison, ou pour le premier étage sur les voûtes du rez quand il y en a. La charpente est constituée des bois du pays, la plupart simplement écorcés. Il y a là du chêne, du noyer, du châtaignier, du charme à l'occasion, du houx c'est possible, du poirier, du cerisier et autres. Il est toujours en ce sens très difficile de déterminer quel est le bois de votre charpente, souvent composite. Par ailleurs des lambourdes, plus souvent des planches, la recouvrent qui doivent supporter les tuiles, les copes, qui sont à la romaine, c'est-à-dire que les éléments en forme de gouttière peuvent autant servir dessus que dessous. Pas de tabatière.

Pour accéder au toit, dans la plupart des cas, on dresse une grande échelle contre la maison et le tour est joué.

Les copes résistent très longtemps à l'usure, mais restent fragiles à la pression. Ainsi ce couvreur qui sera monté sur le toit une pile de tuiles sous le bras, pour remplacer quelques-unes de celles-ci que l'on savait cassées, pourra lui aussi en briser d'autres en supplément. Chose étonnant, les morceaux, demi-tuiles, peuvent encore servir, mis à la suite les uns des autres. Ce qui donne cette apparence de rapiécage nullement désagréable à l'œil à ces toits dont la couleur rouge-orange s'adapte de manière parfaite au paysage.



Toits de copes. On n'y va que si celles-ci sont rigoureusement sèches, ce qui n'es pas le cas ici. Les cailloux sont bien visibles qui aident à maintenir les tuiles en cas de fortes ventées.

Les amateurs de toits ne sont pas légion. Il faut savoir grimper une échelle avec du matos sous le bras, et là-haut, à huit mètres du sol le plus souvent, il convient de ne pas avoir le vertige pour naviguer sur ces surfaces même modérément pentues. En compensation de ce métier d'acrobate, après quelque minutes d'accoutumance sur le toit, vous vous y déplacez comme un chat maigre. Vous vous tenez même debout, sur le faite de préférence. Et c'est alors qu'il vous est possible d'admirer le paysage que vous avez tout autour de vous, à 360°, une splendeur telle que vous auriez envie de lever les bras au ciel et de crier : je suis le maître du monde ! D'un côté la montagne avec ses sommets rocheux, avec des parois souvent impressionnantes, de l'autre la vallée toute étalée à vos pieds et le versant opposé. Celui-ci en partie couvert de forêts qui, depuis lors, ont regagné l'espace que l'on avait pris sur elles lors des grosses coupes que l'on pratiquait sans précaution jadis. Une époque où le bois était l'essentiel de l'énergie et du matériel de construction pour une population au sommet de sa courbe démographique, avec des familles volontiers de 7 à 8 enfants ou plus. L'homme tirait ses coups sans discontinuer pendant deux bonnes décennies. D'où cette prolifération de gamins et gamines dont le plus grand pouvait avoir près de 20 ans quand naissait la toute petite dernière !



Réfection d'un toit à Gaiazza vers 1990.

Mais revenons au toit dont les tuiles brisées sont à changer en bordure. Alors là vous préférerez rester assis, vous approchant du vide en une sorte de reptation prudente. Si vous trouvez une cheneau, de mettre les deux pieds en celle-ci,

pourvu qu'elle soit encore solide, vous assurera une certaine sécurité. Le travail peut se faire, mais ne tentez tout de même pas de regarder ce que vous avez à vos pieds. Contentez-vous d'admirer le paysage, et goûtez à ce sentiment de puissance que vous confère l'état d'être placé si près du ciel. Dieu est avec vous qui vous protège !

Et pendant que nous y sommes, parlons cailloux. Ceux-ci garnissent les toits à deux niveaux. Les cailloux du bord, que l'on met entre toutes les couvertes formées par les tuiles supérieures. Ce poids, assez conséquent si l'on considère toute la bordure du toit, est chargé de mettre un frein aux différents courants qui savent parfois être de véritables tornades, grands souffles pouvant passer sous les tuiles et les emporter sans cette charge supplémentaire. Même système pour les coulisses du faîte, avec ici des cailloux des deux côtés du toit. Le tout fait l'une des caractéristiques de l'endroit. On choisit de préférence des cailloux allongés afin qu'ils ne viennent pas à rouler sur les tuiles, tomber, et assommer voire tuer l'un des habitants qui passerait par là à ce moment précis. C'est un principe que l'on ne tolérerait d'aucune manière ailleurs. Ici, ce n'est que la normalité, et l'on n'entendit jamais parler de quelqu'un qui ait reçu un caillou sur la tête. Des cinglés, il y en a aussi, et avec une bonne dose, néanmoins leur état provient d'une toute autre origine !

Vu la modestie des maisons, pour renouer avec les familles, si l'on était dans les maximums, l'on mettait 3 ou 4 enfants par chambre. On dit que d'aucuns dormaient en tête-bêche, c'est-à-dire que vous auriez eu deux enfants la bouille contre la tête du lit, et deux autres avec celle-ci au pied du lit ! On se chatouille de cette manière les narines avec les pieds. D'où la nécessité de se les laver correctement le soir !

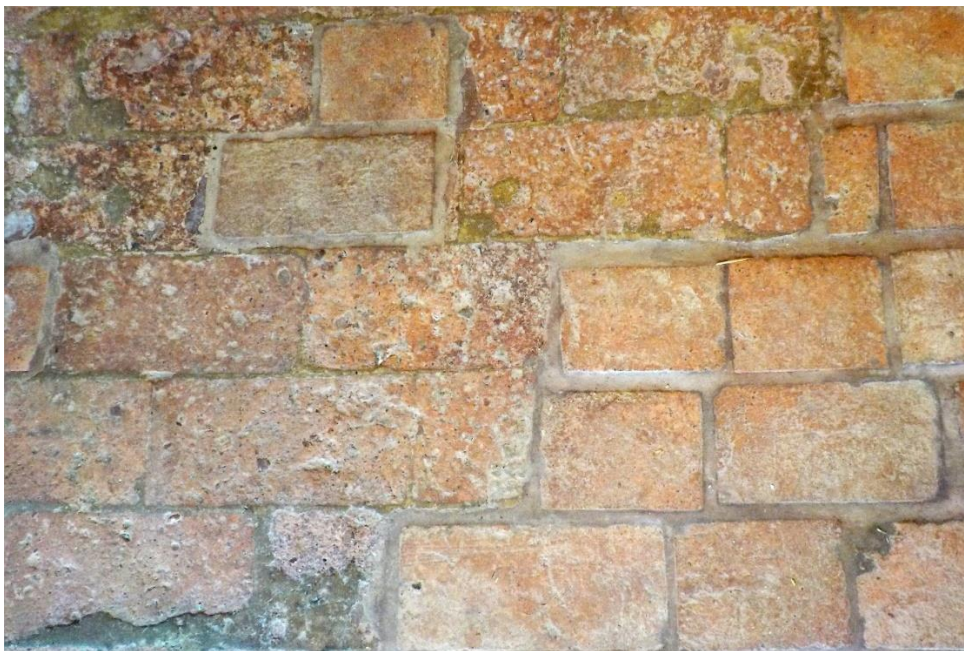


Plafond d'une vieille cuisine de Gaiazzo. La suie est sur toutes les planches. Elle l'était aussi sur les poutres qui ont été restaurées.

Cet état de promiscuité débouchait automatiquement sur l'exil d'une partie de la progéniture, qui d'ailleurs ne trouvait pas à gagner sa vie au hameau vivant ou plutôt survivant grâce à une agriculture de subsistance et nullement exportatrice, et même dans la région proche. Juste peut-être était-il possible de livrer, ou d'échanger deux ou trois stracchis contre un peu de farine. Les transactions n'allaient guère plus loin.

On vécut dans les cuisines du rez sans cheminée pendant des siècles. La fumée sortait directement par la porte. Ce ne fut qu'au milieu du XIXe siècle que l'on s'inquiéta d'en construire. Très mauvaise idée à cet effet de les tailler dans les murs existants qui furent de ce fait singulièrement affaiblis, d'où les fentes nombreuses qui purent se créer dans les façades. L'exemple le plus parfait, à ce qu'on a raconté, est cette petite maison de Gaiazzo où la pratique énoncée ci-dessus, avait tant affaibli le mur, qu'il n'était plus tenu, que l'on pouvait croire, que par la charpente, consolidant à elle seule la maison qui sans elle eut croulé.

La trace de ces locaux sans cheminée est parfois encore visible dans l'un ou l'autre de ces bâtiments dont le plafond de la cuisine, quand il est constitué de poutres et de planches, est encore noir de suie. Les façades quant à elles, recrépies depuis lors ou non, les entourages de portes et de fenêtres lessivés par le temps et les intempéries, ont pu retrouver une apparence normale. Il n'y a que là, dans les cuisines, que l'on puisse se rendre compte de cette ancienne manière de vivre. Où l'on cuisinait dans des foyers creusés au pied du mur. C'est de là que les fumées, surtout pour la polenta journalière, ont noirci la pièce, comme les cierges l'ont fait pour les plafonds et les parois des églises devenues grises et d'une tristesse douloureuse.



Les sols des cuisines étaient souvent de terre cuite. Ici toujours à Gaiazzo.

La cuisine réunissait la cellule familiale. On n'allait dans les chambres des étages que pour y dormir. C'était alors là dans cette pièce essentielle, qu'était la vie de la maisonnée. Où l'on parlait, ou l'on s'engueulait où donc l'on menait la polenta alors que le pain était rare, que d'ailleurs l'on ne pouvait qu'acheter dans les boulangeries du fond de la vallée. Quand il y en avait, quand on avait l'argent pour s'en payer, ce qui n'était pas de tous les jours dans cet environnement paysan et agricole si modeste.

Travailler, faire des gamins, manger, voilà la vie de nos montagnons. Qui ne descendaient guère dans la vallée que pour des affaires administratives, quelques achats, mais aussi pour les grandes occasions : rassemblements et défilés militaires, ce qu'adorèrent quelques décennies les fascistes qui pouvaient y montrer leur puissance et leur suprématie, le concert d'une fanfare quand celles-ci se mirent à exister, pour des enterrements, quand le cimetière n'existait pas au hameau. La plupart du temps, quoique certaines cellules humaines un peu plus importantes, en créèrent, trop éloignées sans doute du bas pour avoir le courage d'y emmener ses morts. Un exemple, le cimetière de Catremerio, où vous découvrez avec étonnement que les trois quarts des habitants reposant ici de leur dernier sommeil, s'appelaient Pesenti.



Emma Carminati. Elle peut rester à discuter avec sa charge sur le dos pendant une heure !

On a une ou deux vaches. Dont le lait servira uniquement pour la famille. Le lait de consommation, le surplus utilisé pour la confection du fromage local, le taleggio, plus précisément dit stracchi, qui accompagne à merveille une polenta. Toujours cuite au feu de bois, cela va sans dire. Et un stracchi fermier qui ne paie pas toujours de mine mais que l'on apprécie à sa juste valeur.

Les cultures sont rares. Le maïs sur les terrasses quand il y en a, justement en vue de réaliser à partir de la farine tirée de cette plante bénie des dieux la polenta. Le reste en herbe pour le foin qui permet aux bêtes de passer l'hiver. Voici donc pour l'ensemble de la population du hameau, hommes, femmes et enfants, la faux, la fourche, le râteau et la hotte ou la sdirna, ce dernier élément tout en bois que l'on charge sur les épaules qu'il martyrise à souzhait, pour quand l'on rentre le fourrage dans toutes les granges du hameau. D'où découlent tous ces va-et-vient parmi les champs en pente ou sur les petits chemins que l'on trouve ici ou là, certains disparus depuis lors. On cultivera aussi la pomme de terre dès que le précieux tubercule fut connu à son tour dans ces vallées.



Cultures sans doute sur terrasses à Catremerio. Les hommes, saisonniers pour la plupart, ne sont plus là pour les labourages naturellement faits tout à la main.

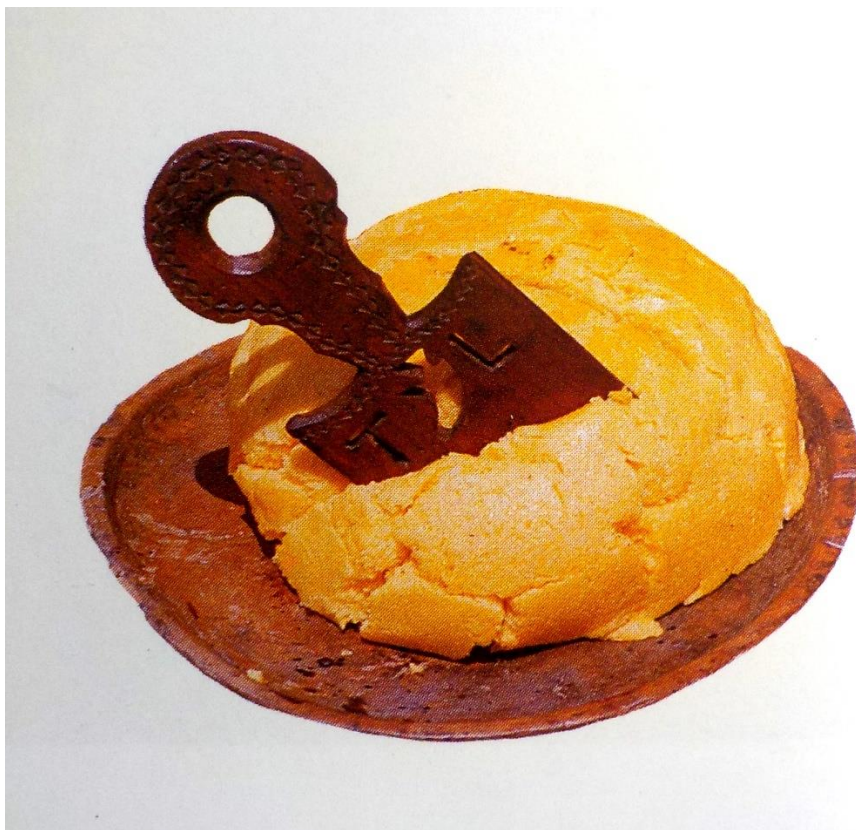
Les châtaigniers offrent en plus des fruits qui seront un apport nutritif important. Malheureusement ils furent toujours moins nombreux de ce côté-ci de la vallée que de l'autre, parce qu'atteints et jamais remplacés par une maladie qui les a en partie décimés. Un précieux apport de moins qui obligerait les natifs de ces deux petits hameaux d'aller cueillir les châtaignes sur le versant opposé, bien entendu avec l'autorisation des propriétaires quand ceux-ci pouvaient estimer

qu'ils en auraient de trop. Il n'accepteraient pas toujours. C'est précieux ce fruit-là, au point que l'on pourrait appeler cette civilisation, oublions la polenta quelques instants, celle de la châtaigne.



Amare les cose perdute, 1996, p. 185.

On cultive aussi son jardin. On boit de l'eau de la montagne, très pure, que l'on peut aller chercher à une source voisine. Sur l'autre versant de la montagne, exactement la même, on en fera la fameuse eau minérale de San Pellegrino avec l'accaparement des meilleures sources par des consortiums, nationaux d'abord, puis internationaux, avec au final la reprise de l'essentiel par Nestlé. Pour le vin on ne saurait dire quand l'habitude d'en boire, autant au dîner qu'au souper, fut prise. Du gros rouge qui cogne. Venu de la plaine où longtemps l'on ne produisit qu'une goutte innommable, bientôt remplacée par du vin du Veneto ou même de la Toscane avec le fameux Chianti, naturellement mis en bouteille dans les célèbres fiasques paillées, ou dans des dame-jeanne qu'un seul homme a peine à porter. On n'abandonnera jamais désormais le gros rouge. Ni le café ni le thé dès qu'ils furent à leur tour apparus dans la région.



Assiette de bois, couteau et polenta, les trois indispensables...

La voilà la vieille cuisine, la table rustique, les assiettes en bois, avec le couteau et les fourchettes d'époque, d'un métal rude et râpeux, sans doute de l'étain, le pain de polenta – on y revient toujours - mis sur un plat de bois parfois rapiécé de fil de fer, le couteau de bois planté dans la masse pour la partager. Car la polenta doit être dure, non pas sèche cependant. La viande est du lapin, des osei à l'automne. Car ce qu'il faut savoir, c'est qu'ici les hommes sont presque tous chasseurs d'oiseaux, impitoyables. Une religion. Chacun de ceux-ci s'en revient donc à tout moment de la montagne à l'automne avec des lignées d'oiseaux

piqués sur un fil ou sur une branche, tout fier d'en avoir tué autant. Alors que ces oiseaux s'arrêtaient juste au col pour se reposer. Le remerciement que l'homme leur apporte de tant de peine et de courage, un coup de fusil ! Une chasse par miracle désormais fortement réglementée, sans que pour autant le culte des oiseaux que l'on élève, selon des méthodes très particulières, n'ait disparu. Ils ne gagnent plus rien, mais ils restent pourtant ficèle à la tradition et au coup de fusil.

Y avait en ce sens des foires aux oiseaux dans les différents centres de la région il n'y a pas si longtemps. On y achetait parfois de ces volatiles à un prix exorbitant. Que n'aurait-on pas fait pour avoir de ces alliés précieux sensés un jour appeler leurs confrères que l'on fusillerait sans état d'âme de l'une de ces petites cabanes que l'on cache sur les pentes et sous les arbres, au-dessous une lignée de branches horizontales sur lesquelles les pauvres victimes se posent.

Il s'agit ici d'une vieille civilisation où le fascisme vécut sur deux décennies, une éternité, un temps d'horreur, et d'illégalités tous azimuts. D'aucuns qui n'eurent jamais la carte s'en souviennent encore avec angoisse. Fallait pour les élèves et dès la première école, mettre la blouse noire et tendre la main à la première heure, un formel imposé. Tout au nom du Duce, le sinistre Mussolini, copie conforme, mis à part la corpulence, du Führer qui sévissait en Allemagne. Le Duce et le Führer ainsi unis dans un même élan pour mettre l'Europe à feu et à sang, impitoyables dans leurs ambitions. Et rendre la vie de nos montagnons plus difficile encore. Avec sur la fin le fait d'envoyer les gamins chercher de la nourriture au village devenu presque inutile. Des partisans ou des résistants qui rôdaient dans la montagne, parfois aussi bandits que ceux qui les poursuivaient, les arrêtaient et les sommaient de leur abandonner ce qu'ils étaient allés acheter dans le bas de la vallée, si nécessaire pourtant à la famille. Restait plus à ces pauvres gamins qu'à filer à toute vitesse pour remonter à la maison sans rien rapporter. Valait mieux obéir. Non, ce n'étaient pas des enfants de chœur, que ces hommes-là, devenus rôdeurs de mauvais chemins. La vie était à cet égard intenable, et même si la guerre en ces lieux ne s'acharna pas sur le patrimoine immobilier.

Les balcons de bois, on y revient, ont cet avantage de vous permettre de voir beaucoup du hameau suivant la position de la maison et un possible retour sur le pignon de celle-ci. Une rue principale pavée de vieux cailloux usés par le pas de tous ces gens qui vont et viennent sans cesse, non chargés ou au contraire hotte sur le dos, d'un bout à l'autre de la petite agglomération. En plus les balcons vous offrent d'avoir un coup d'œil inégalable sur la vallée étalée à vos pieds ou sur le versant d'en face. On remarque ainsi, sur cette côte désormais en partie boisée, les traces de l'érosion effectuée par de petits torrents depuis des milliers voire des millions d'années. C'est là une véritable leçon de géographie physique qui vous remet à votre place, en ce sens que vous vous rendez compte non seulement de la petitesse de votre vie humaine dans ce cadre géologique immense, mais aussi, par exemple, de la modestie de cette maison comme celle de la présence en ces lieux, et même d'aussi loin que l'on remonte, de cette colonisation. L'homme est arrivé,

on ne sait quand, l'homme repartira on ne saurait préciser quand non plus. Et nous autres tous n'auront été parmi eux que quelque temps, une tranche de vie minime qui pourtant est la seule dont nous disposons et à laquelle nous tenons plus qu'on ne saurait le dire !



Des balcons on voit non seulement une bonne partie du hameau, mais aussi toute la vallée. Sauf quand le brouillard est monté au niveau du hameau !

Plus de vie, mes amis, plus d'écriture. Ni plus conscience non plus de tout ce que représente ce bout de pays. La vie est donc tout et plus encore.

Ici les champs étaient si pentus, donc tellement difficile à travailler, qu'ils ont élevé des terrasses par-ci par-là et même en des coins peu favorisés. Ils ont construit les murs avec des pierres sèches. Ils peuvent être de 1 m de haut jusqu'à atteindre parfois 2 m. Grosses pierres, voire énormes pierres, de peut-être cinq cents kilos, et pierres de beaucoup plus modestes, sans mortier. L'art d'une construction dont aucun caillou ne doit pouvoir être enlevé. Tout cela assemblé pour former ces grands murs qui sont un plus au paysage. On y cultivait, on l'a écrit plus haut, du maïs, des pommes de terre, voire des légumes. Le moindre

espace était utilisé. On ignore aujourd'hui ce que peut produire un m² de terrain bien cultivé. D'où cette rage de gagner le moindre bout de terrain, pris en général sur la forêt. Et ce qui ne serait pas utile à ces cultures ou à la récolte du fourrage, était en pâturage, avec des pentes souvent encore plus fortes et un manque de terre évident. C'est là que ces dames, alors que les maris, saisonniers, étaient absents, allaient faire de l'herbe pour la litière ou pour l'affouragement des bêtes. On faisait des km la hotte sur le dos, et cela chaque matin. D'où ces sentes si nombreuses qui disparaissent avec le temps. Car on a changé de vie du tout au tout, et ces hottes sur le dos, cela ferait vieux, cela vous amoindrirait que l'on vous voie de cette manière encore aujourd'hui. Et on le comprend. Il faut effacer non seulement les traces du passé, mais aussi les souvenirs de celui-ci. Reste juste deux ou trois farfelus, ici ou là, qui tentent de ramer en sens contraire !



Murs de pierre sèche pour soutenir les terrasses.



Ces murs peuvent aussi crouler.

Et puis la nourriture venue d'ailleurs fut plus abondante. On cessa de cultiver les terrasses. On les laissa en foin. Et puis la forêt est revenue, qui a regagné l'espace qu'on lui avait pris autrefois, alors que la main-d'œuvre était nombreuse. Mais sachons retrouver le vrai embroussaillage de ces parcelles. Cela commence en premier par les ronces. Celles-ci créent des jungles, lesquelles vous ne traversez pas. Puis des arbres prennent racine au milieu de ce fouillis impénétrable, grandissent, gagnent en vigueur, dépassent les ronces et enfin, leur faisant de l'ombre, les font disparaître. Mais si les ronces ont peut-être un temps protégé les terrasses, les arbres quant à eux, les ont démolies. Les racines ont un pouvoir destructeur sidérant.

Combien ainsi de centaines km de murs. L'essentiel est malheureusement en grand danger de disparaître. Raison pour laquelle les rares qui restent sont à préserver, absolument, vestiges d'une agriculture de subsistance. Parfois l'un de ces murs que l'on croyait solide à jamais, cède sous la pression du terrain, lors d'un orage trop violent qui a emmené avec lui une coulée de terre, a croulé sous une portion plus ou moins longue. Alors on remonte. Non pas tout à fait à la manière des anciens qui étaient de grands maîtres, mais avec beaucoup de bonne volonté.

Mais oublions les terrasses et les murs et parlons de religion. Ils croient tous autant en la vierge, et même plus, qu'en Dieu et Jésus. La vierge Marie, ils l'adorent. Elle est représentée par une statue en bois qui est là, en la petite église du hameau que dans un grand élan de foi les habitants ont décidé de construire au début du XXe siècle. Elle est petite, elle est sympathique, le presbytère est juste à côtés où logeaient le curé et sa cœur. Deux pièces de ce bâtiment annexes sont devenues un petit musée local.



Procession des années 1950 à Cavaglia.

La vierge... Ils la sortent un fois l'an pour une procession. Elle est mise sur un brancard porté par quatre costauds qui ont misé leur place tout à l'heure sur le parvis de l'église. On a entendu le crieur dans toute la contrée, car sa voix porte loin. A la suite la procession se fait. Avec à la tête le curé qui lance au loin ses Santa Maria piena di grâcia de sa voix puissante. Il n'a pas peur de se répéter. La foule le suit, car s'il y a plein de monde au hameau lors de la procession. Le cortège est long qui s'écoule le long des petites ruelles, passe devant les vieilles maisons que personne ne regarde, le visage recueilli et tourné plutôt vers le sol que vers le ciel et enfin, le hameau n'est pas bien grand, on retrouve l'église. On y aura fait la messe au complet, puis, alors que l'aucuns rentreront plus tard la vierge pour la remettre là où ils l'avaient prise, les fidèles sortent sur le parvis de l'église pour discuter des dernières nouvelles, un mariage prochain, un enterrement dans la semaine, un drame quelconque dont la grande cité du fond de la vallée est coutumière.

On reste fidèle à son église. On vient à la messe tous les dimanches. Et puis un jour, on n'y viendra plus qu'une fois par mois, non pas que la foi des habitants ait baissé ou tiédi, simplement que le curé a trop à faire dans le bas et nous oublie. Il n'y a d'ailleurs plus curé ni sœur ni bonne dans le presbytère depuis longtemps fermé. Ce curé-là aura fait comme tous les autres, il aura diminué ou même abandonné les messes dans chacune de ces petites églises trop éloignées à son goût de celle du centre qui est si grande que l'on dirait presque une cathédrale.

Tout bouge, tout change, rien ne reste en l'état. Même pas les cailloux sur la montagne !

Il n'y avait pas encore de route pour joindre le bas au haut. Alors tout allait par les chemins muletiers, joliment empierrés, sentes qui par ailleurs, vu leur utilité primordiale, était contrôlées et réparées dès qu'un dégât avait été annoncé par quelque citoyen du coin. Des cantonniers étaient affectés à ce travail que l'on ne pouvait d'aucune manière négliger.

On fit plus tard des routes, étroites certes, néanmoins propres à remplacer les anciens chemins muletiers. Ceux-là mêmes qui avaient vus tellement de ces mulets d'autrefois, simple attelage avec l'accompagnant, plus loin dans le temps, vraies caravanes qui parcouraient le pays. Le chemin muletier est fait de pavés ronds, avec tout les deux ou trois mètres, ça dépend de la pente, une série de pierres transversales posées en oblique permettant de chasser l'eau de pluie sur les côtés et par cela d'empêcher l'érosion du chemin. Mais voilà, le pavage, à la suite de l'abandon du contrôle s'est enlevé à la suite d'un gros orage pour former un trou. C'est là le début d'une érosion qui n'aura plus de fin, transformant certains de ces chemins en véritables rivières lors des gros orages. On découvrit en plus que l'homme s'acharna lui-même à détruire ces anciennes sentes en les creusant sur un long parcours pour y placer des conduites d'eau usée. On en arrivait au bout. Et si le chemin restait encore, il n'était plus fait que d'une caillasse plus qu'ordinaire dégagée de toute poésie. Ainsi disparurent ces beaux empièvements

qui avaient duré des siècles. On passait d'un moyen de transport à un autre, peine de l'homme, plus encore celle de l'animal, abandonnées au profit de voitures et de camions dont la puissance se révélait vraiment inégalable.



Chemin muletier en dessous de Cerro.

On a encore rencontré en 1978 le dernier muletier du coin. Il montait lui aussi des bas avec son mulet chargé de farine pour les humains, pour les animaux aussi, et de pain. Il s'appelait Tarcio. Ce fut le dernier. Et pour nous ce fut une chance inouïe de pouvoir le photographier devant la vieille maison de la famille. Cliché exceptionnel témoignant de la fin d'une époque en même temps qu'il rend hommage à ces milliers de muletiers, toutes époques confondues, qui parcoururent le pays par ces chemins certes primitifs, mais d'une utilité fondamentale. Les segments qui restent sont beaux et témoignent d'une civilisation à jamais disparue.



Tarcio et son mulet devant une vieille maison de Gaiazzo.

